

—Où est votre maison ? demanda Bruce, en s'arrêtant pour faire du regard le tour de l'horizon.

—Vous l'avez devant vous, répondit David.

Quoi ! cette mesure ? reprit l'autre.

En effet, la maison de Tétu était loin d'être un château. Ce n'était qu'un pauvre réduit en planches, mal bâti et bon tout au plus pour une station de pêcheur. Pour comble de malheur, abandonnée depuis assez longtemps, cette maison se trouvait dans un état de dilapidation déplorable. Comme disait plaisamment David, il aurait fallu un autre Jérémie pour pleurer ses splendeurs passées ; lui qui, dans son excessive générosité et ses rêves de fortune, aurait été si heureux d'ouvrir à ses protégés les portes d'un palais, n'avait à leur offrir qu'une misérable hutte à peine close contre les vents d'hiver. Impossible de l'habiter dans un pareil état. Il n'y avait pas même un poêle pour se chauffer, ni une bouchée de provision pour apaiser la faim.

—Soyez sans inquiétude, mes amis, dit David à ses amis. Je vais vous faire un bon feu de cheminée et pendant que vous vous reposerez en vous réchauffant ensemble, je vais me rendre à cinq milles d'ici, aux Petites Bergeronnes. Peut-être aurai-je la chance d'y rencontrer M. Barry. Je révélerai à celui-ci le secret de votre arrivée à la Pointe-à-la-Cariole, et les embarras de notre situation. Son caractère loyal et généreux m'est connu depuis longtemps. Nous pouvons compter sur lui ; il fera tout en son pouvoir pour m'aider à adoucir votre position.

Ce disant, notre infatigable coureur de bois prit le chemin des Petites Bergeronnes, à travers une neige épaisse et malgré une bise glaciale qui lui coupait la figure. Quoiqu'il n'eût pas de raquettes, il franchit à grandes enjambées cette distance de cinq milles.

Contre son attente, il ne trouva pas M. Barry qui venait de partir pour les Escoumins. Sans se décourager, notre intrépide marcheur se procura un cheval, une voiture, quelques paires de raquettes, et reprit le chemin de la Pointe-à-la-Cariole, dans l'intention de ramener avec lui les *raiders*.

Sa surprise fut grande de les rencontrer sur sa route, aux environs de l'Anse-aux-Pilotes. Après avoir patienté pendant quelque temps, ennuyés d'attendre et gelant de froid, les quatre exilés avaient pris le parti, pour se dégourdir les membres, d'aller à la rencontre de leur ami.

Tétu les trouva enfoncés dans la neige, épuisés, découragés et fort en peine de savoir comment se tirer de ce mauvais pas. Il les installa du mieux qu'il pût dans son traîneau, et, tantôt marchant, tantôt assis sur le bord de la voiture, il les conduisit aux Petites Bergeronnes, chez un nommé Réal Bouliane, encore un de ses amis, comme bien on se l'imagine.

De là, il écrivit à M. Barry, pour le mettre au fait de l'aventure de ses quatre *raiders* et pour lui demander un poêle, ainsi que des provisions, afin de rendre possible le séjour à la Pointe-à-la-Cariole.

La réponse de M. Barry ne se fit pas attendre et l'on put reconnaître sa générosité à l'abondance des provisions qu'il confia au messager de David.

Le lendemain, la petite troupe avait quitté les Bergeronnes et était revenue au château de David Tétu.

Installer ses protégés, monter le poêle, calfeutrer les murs de la cabane, amasser une provision de bois, dépouiller les branches des arbres pour en faire d'excellents lits de sapin, tout disposer pour que ses amis n'eussent pas trop à souffrir : tout cela fut l'affaire d'un tour de main pour l'homme de tous les métiers qui leur servait de guide.

Pendant quatre jours, il initia ses hôtes aux détails de la tenue d'une maison dans les bois, où il faut se suffire à soi-même pour tous les besoins de la vie, n'omettant rien, ni les secrets de l'art culinaire, ni ceux d'attiser un bon feu.

—Maintenant, mes amis, leur dit-il, un bon matin, ma tâche est remplie. Il me faut vous quitter pour remonter à Québec, où je vais m'occuper de me procurer une goélette et de faire tous mes préparatifs pour mettre à la voile aussitôt que le port sera libre de glaces. Quand vous apercevrez une goélette portant pavillon en berne, vous pourrez être sûrs que je serai à bord. D'ici à Halifax, où vous prendrez la ligne transatlantique pour l'Europe, nous serons bien malchanceux si nous rencontrons un croiseur canadien qui nous donne la chasse.

Les quatre *raiders* avaient presque des larmes dans les yeux en serrant chaleureusement la main de David lorsqu'il partit, et tous le suivirent du regard jusqu'à ce qu'il disparut derrière les bancs de glace du rivage.

XXV

Chaussé de solides raquettes, Tétu longea d'abord les courbes de la falaise, puis, apercevant devant lui un champ de glaces vives recouvert de neige qui paraissait solidement attaché au rivage, il s'avisait d'abrèger sa route en suivant une ligne droite jusqu'à la pointe voisine.

Mais, au moment de reprendre la terre ferme, il ne s'aperçut pas que ce pont de glace avait été détaché depuis peu du rivage, par la marée montante, et qu'il n'y était relié que par une couche trop faible pour le

porter. Tout à coup, la glace cède sous ses raquettes et notre imprudent voyageur se trouve enfoncé jusqu'aux épaules, dans l'eau glacée. En vain il fait des efforts pour remonter à la surface, en s'aidant des bras et des mains, la glace cède toujours devant lui et il ne fait qu'agrandir l'abîme qu'il a creusé. Avec la merveilleuse agilité dont il est doué, il pourrait bien faire un bond et se glisser à plat ventre sur la glace, mais il craint de briser ses raquettes qui lui sont indispensables pour le long trajet qu'il lui reste à faire. "Sans mes raquettes, pense-t-il, je ne pourrai marcher dans la neige qui est très abondante et si je réussis à me tirer de l'eau, je ne sortirai de ce danger que pour aller périr dans le bois."

Deux arpents de glace séparent Tétu de la terre ferme. Il se met à avancer péniblement vers la falaise en se faisant un chemin à travers la glace qu'il brise avec ses coudes et ses poings. Après un travail de géant, il arrive enfin à terre.

Tout autre serait tombé d'épuisement, mais David, après avoir secoué un peu ses vêtements, continua sa route, comme si de rien n'était, avec la même agilité, sur les bonnes raquettes qu'il avait eu la présence d'esprit de conserver. Il franchit bravement les sept milles qui le séparaient du *Jardin des Jésuites*, situé en haut du moulin à Baude, près de Tadoussac.

Le *Jardin des Jésuites* était un poste que ces Pères avaient établi, à l'est de l'embouchure du Saguenay. Ils avaient là une terre magnifique, un verger et une résidence. C'était une excellente place de pêche qu'ils utilisaient pour l'entretien de la mission. Lors de la suppression de la Compagnie de Jésus au Canada, cette propriété fut vendue et elle appartient aujourd'hui à un nommé Poitras.

C'est sous ce toit hospitalier que David s'arrêta pour sécher ses vêtements et prendre quelque nourriture. Tétu se trouvait chez lui ; Poitras, comme de juste, était un de ses amis.

Le même soir, il loue une petite berge, et, se faisant accompagner par deux jeunes garçons, il traverse le Saguenay.

Parvenu à la Pointe-aux-Bouleaux, à l'endroit même où les Jésuites avaient autrefois un autre poste, il prend quelques heures de repos et se désaltère à une excellente fontaine que les missionnaires de la Compagnie y avaient fait creuser jadis.

Ce puits, dont la construction remonte aux premiers temps de la colonie, a une ouverture fort étroite et la forme d'un four à chaux. Il est tout garni à l'intérieur d'un revêtement de pierres rondes, très solide et parfaitement conservé. L'eau en est renommée pour sa fraîcheur en été, sa limpidité parfaite et ses excellentes propriétés.

Notre ami David, qui a souvent fait station à Moisie, sur les bords de la rivière du même nom, près du golfe, y possédait un puits du même genre, creusé dans le sable, au bord de la mer. Ce puits à la singulière propriété de se vider et de se remplir à chaque marée, en gardant toujours sa qualité d'eau douce. Le montant exerçant une pression et arrêtant le cours des veines d'eau qui descendent sous terre du rivage, remplit le puits qui s'écoule à mesure que la mer se retire.

Arrivé aux premières maisons, notre brave voyageur apprend que le conducteur de la malle, qui fait le trajet entre la Pointe-aux-Bouleaux et la Malbaie, est parti depuis quelque temps.

Sans perdre une minute, David fait une course de deux milles, en raquettes, et vient à bout de le rejoindre. Aussitôt installé dans la voiture du courrier, il met la conversation sur les nouvelles du jour et ne tarde pas à apprendre que certaines rumeurs ont transpiré au sujet de ses *raiders*, que même on a lancé à leurs trousses un individu du nom de McNider, du Port-au-Persil. Celui-ci, paraît-il, avait reçu l'ordre de découvrir quels étaient les voyageurs qui étaient descendus sous la conduite de David Tétu, et d'en faire un rapport au gouvernement. L'espion, dit le courrier, est actuellement à la Baie-des-Rochers, où il doit passer la nuit.

Tétu n'a pas besoin d'en entendre davantage, et, aussitôt qu'il peut quitter le courrier sans faire naître ses soupçons, il descend de voiture et se dirige droit vers la Baie-des-Rochers. Il connaît McNider : c'est un autre de ses amis. D'ailleurs ils sont tous ses amis. Il espère bien pouvoir lui faire entendre raison et l'amener à abandonner sa poursuite.

(A suivre)

Le comble de la méchanceté :
Mordre la poussière.

Le comble de l'avidité du gain pour un soldat français :
Vendre sa vie le plus cher possible.

Le comble de l'imbécillité pour un amoureux : Aller chez un serrurier lui demander la clef des cœurs.

L'ENNEMI DU MARI

C'est le balai ! !

Il est à la fois l'arbitre des ménages, l'arme de la femme, et... l'ennemi des maris !

Je n'aurai pas de peine à vous en convaincre :

Est-il bien rare, dites-moi, de le voir, au milieu d'une querelle conjugale, dresser sa silhouette grincheuse et échevelée, forçant la conviction dans l'esprit du plus faible par des arguments *frappants* ?

Il devient le glaive d'une Thémis familière entre les mains de la femme qui reçoit sur le seuil son titubant époux, avec cette arme terrible qui traduit mieux que des paroles, et dans toute leur intensité, les sentiments profonds qui s'agitent dans son cœur d'épouse émue.

Je laisse à l'*esprit de conciliation* la tâche de changer les moyens de s'entendre dans l'institution matrimoniale, et à la vertu des maris celle de mériter d'autres caresses.

Mais je me permets d'attirer l'attention de mes *lectrices* tout particulièrement sur la troisième qualification de l'intéressant objet qui nous occupe, car c'est celle-là qui nous concerne spécialement.

Le tableau que je veux peindre, cette fois, est éclairé en plein par la lune de miel. Il n'est cependant pas en mon pouvoir d'assurer qu'un malencontreux petit nuage n'en vienne voiler la sérénité.

Il y avait trois mois qu'ils étaient mariés. Un beau soleil de juillet avait vu entrer à l'église, certain matin, quelque chose qui ressemble de loin à un joli flocon de mousseline blanche, parsemée de fleurs d'orangers, et à côté, quelqu'un de grand, vêtu de noir, à l'air aussi radieux que le grand astre lui-même...

Et trois courts mois s'étaient écoulés depuis le beau soleil de juillet.

L'heureux époux de la belle Blanche avait eu le mauvais goût de languir dans le célibat avant de consentir à être heureux. Il en goûtait d'autant plus sa félicité conjugale.

L'automne était venu, flétrissant les frais gazons, dépouillant les arbres, attristant la nature en versant de grandes pluies sur la terre ; mais, l'astre fidèle—la lune de miel—brillait ferme sur cette belle vie à deux qui s'ébauchait.

L'automne était venu—répétons-le. Il apportait, avec son cortège de feuilles mortes, de fleurs fanées, etc., le GRAND MÉNAGE. Dans le brouillard poussiéreux qui enveloppe ce dieu domestique, se dissimulait le perfide ennemi du mari !

Un jour d'octobre, la nature, fatiguée de pleurer, souriait de tous ses éléments. Il faisait un beau soleil pénétrant dont les chaudes effluves rappelaient le printemps. La cloche chantait *midi* dans sa prison de pierre.

L'heureux époux de la belle Blanche trottaient gaiement vers la demeure où sa jolie femme devait l'attendre et l'accueillir avec cet ineffable sourire connu de lui seul.

Le bonheur, qui s'accusait en traits profonds sur sa figure et en une flamme intense dans son regard aux premiers jours de son mariage, s'était localisé sur ses traits comme un hôte qui charme toujours, mais qui n'étonne plus. Il s'acheminait donc lestement vers sa maison, mordillant un petit coin de sa moustache d'un air content et fredonnant tout bas l'air (un peu hors de mode) de : *Nouvelle agréable*.

Nouvelle agréable !... Hélas ! Mais n'anticipons pas. Le bébé du voisin—un enfant terrible—qui regarde par la fenêtre en attendant son *papa*, remarque l'allure satisfaite du *jeune marié* et observe judicieusement : "M. Gaston est de bonne humeur."

L'impatient époux de Blanche gravit quatre à quatre les degrés du portique, pousse la porte vivement... Pan !... à demi ouverte, elle se heurte contre un obstacle. C'est le sofa du boudoir qui est rendu là ! Du reste, il n'est pas seul : toutes les *causeuses* du salon en tête-à-tête, tous les fauteuils de la bibliothèque, pressés les uns contre les autres et se tendant les bras, encombrement le corridor.

Monsieur Gaston, enjambant tout cela du mieux qu'il peut, jette son chapeau et son paletot sur une chaise grise de poussière. Il entend, dans un coin, le bruit d'un grand plumeau qui gratte ; interpellant l'épouse-tense qu'il aperçoit vaguement au milieu du désordre :

—Qu'est-ce que cela veut dire, Marie ?

—C'est le *grand ménage*, monsieur !

L'infortuné ! il ne sourcille même pas... c'est qu'il ne soupçonne pas encore !...

—Où est votre maîtresse ? demande-t-il vivement.

—... Madame ?

—Mais oui, madame, où est-elle, vous dis-je ?

—Madame est dans son boudoir.

—Elle n'est pas souffrante !

—Non... mais !... et sa voix est chargée de restrictions qu'elle n'ose articuler.

Ah ! bien oui, des restrictions ? Il est déjà à la porte peinte en rose, frappant impatiemment et tournant le bouton.

—Mes glaces ! crie de l'autre côté une voix éplorée ; grands dieux, arrêtez ! mes glaces qui sont sur la porte !

—C'est moi, Blanche.

—Ah ! c'est toi, cher ami ! et un léger pas se rap-